

La doudoune orange

4 JANVIER 1993, LYON PLACE BELLECOUR, UNE FILLETTE DE 10 ANS
ECRASEE PAR UN AUTOBUS.

C'était le 4 janvier, le jour de la rentrée des classes. Comme un 4 janvier des années 90, il faisait froid. Il neigeait, même. Je le sais, car la veille, le dimanche, nous étions allés en famille au Parc de la Tête d'Or. Il était enneigé, endimanché, emmitoufflé.

Si je me souviens de ce lundi là c'est que c'était un grand jour. Une nouvelle année, une nouvelle rentrée, une nouvelle indépendance que j'avais réclamée : aller à l'école toute seule. Oh, elle n'était pas loin, l'école, pas de quoi se faire mal aux pieds ni de se faire kidnapper ! Alors Maman avait accepté.

J'avais 10 ans. C'est grand et petit à la fois. C'était ma première, ma première fois à aller à l'école toute seule. J'étais un peu en retard, pour ma première fois. Je courais.

Il faisait froid, mais je n'avais pas froid. J'étais bien couverte. Une doudoune orange avec une grande capuche toute bordée de fourrure ; bien molletonnée. Molletonnées, la doudoune, et surtout la capuche. Je le sais car la veille, au Parc de la Tête d'Or, dans la neige, je la portais, ma doudoune orange.

Je courais. Je ne suis pas coureuse (c'est là mon moindre défaut). Il faisait froid, mais j'avais chaud. Je ne me souviens pas de l'air glacé, mais il devait venir chatouiller mes yeux et mon nez. Pas mon menton. Ni mon front. Grâce à ma capuche molletonnée.

Je ne courais pas très gracieusement, mes pas devaient être un peu lourds sur l'asphalte. Le bonhomme piéton était rouge, mais j'étais en retard. Regarder à droite, à gauche, puis une dernière fois à droite, comme nous l'avons tous appris à la maternelle : pas le temps, vous dis-je ! J'étais en retard.

Je n'ai entendu aucun bruit.

Je n'ai rien vu.

Je n'ai ressenti aucun choc.

J'ai flotté, comme si cela durait très longtemps, volé, doucement. Comme parallèlement au sol, comme à basse altitude. Il faisait noir, très noir, peut-être quelques éclats, quelques étoiles ? Dans une B.D. de Franquin, j'aurais vu des étoiles tout autour de ma tête. Tiens, quelle onomatopée aurait choisi Franquin pour illustrer l'impact ?

...

Et puis, deuxième choc, je suis retombée sur le sol. Il était dur. J'ai senti le froid au bout de mes doigts, malgré mes gants fourrés. Un froid tel que mes phalanges se sont trouvées tout de suite engourdis, fourmillantes. Et c'est à partir de là que j'eus mal.

J'ai eu mal aux doigts, pour commencer. Les fourmis sont devenues frelons. Ils m'avaient piqué les dix extrémités. Ça brûlait. Et cette brûlure, elle est remontée assez vite, de

proche en proche, de la main vers l'épaule... et les petits poils blonds de mes petits bras de petite enfant de dix ans se sont hérissés. Pendant que cette douleur atteignait les épaules, il y en avait une autre qui arrivait des jambes. Elle remontait, elle s'étendait, elle irradiait, elle pulsait... la voici qui s'arrêta au cou. Prends-ça, douleur ! Ma capuche est plus forte que toi !

Aïe, aïe, aïe... Au début, je ne sentais que la douleur, mais alors les sens me sont revenus partiellement. D'abord, l'ouïe. Des cris tout autour de moi. Quel vacarme ! Silence ! J'essaie de dormir ! Puis, la vue. Oh là là, cette lumière, qu'elle éblouit ! Fermez mes paupières comme des volets, pitié... Le goût, ensuite. Un goût métallique dans la bouche que tout le monde connaît bien, celui du sang. Ce n'était pas désagréable.

Aïe, aïe, aïe... Ce que ça faisait mal ! A mon tour de crier, si c'est comme ça ! Comme j'avais mal au bout des doigts... Bon. C'était fichu. Je n'arriverais pas à me rendormir, alors que l'envie ne manquait pas. Alors je revins à mes sens pour de bon. Je réactivai mes oreilles... Oh mais... mais ne criez pas plus fort que moi, tout de même ! Je rouvris mes yeux, je vis le ciel (à peine), des visages penchés sur moi (nombreux), et puis, le bus, ENORME.

J'étais bien consciente, on me demanda mon nom et mon numéro de téléphone. Je n'avais aucun mal à répondre. Le marchand de journaux du coin de la place Antonin Poncet put appeler la maison. Maman n'était pas encore repartie pour l'Université où elle enseignait l'Histoire.

Cris, agitation, disputes entre ceux qui affirmaient que le feu était vert et ceux qui n'en démordaient pas : il était rouge ! Sirènes des pompiers et sirènes de la police, portes qui claquent, appels au calme. Rien de très intéressant jusqu'à l'arrivée de l'hélicoptère et de Maman, plutôt sereine ; puis à celle des blouses blanches aux gilets fluos, plutôt inquiètes.

Orange, les gilets. Comme ma doudoune. Nous étions assortis. Mais moi, j'avais mal, et eux, non.

Ils ne m'ont même pas demandé si je souffrais tant la question aurait semblé absurde. Mais quelle douleur aux bouts des doigts... faites que cela cesse ! Ils me firent une grosse piqure dans le cou que je ne sentis même pas. Faites que cela cesse !

Et
Cela
Cessa.

Une brûlure. Du miel. Une brûlure absolument délicieuse dans mon cou, comme une gorgée de grog bouillant, comme de l'or en fusion. Puis le miel chaud fondit d'un coup et tapissa tout. Mon corps entier brûlait, c'était aussi exquis que de se laisser glisser dans un bain très chaud ou de s'enfouir dans un lit très douillet, ou les deux à la fois.

Finie la douleur, bienvenue la douceur... encore plus doux que ma doudoune fourrée.

À dix ans, j'ai découvert la douleur. Oh, pas pendant longtemps. Je me suis vite glissée dans les bras de Morphine. À dix ans, j'ai découvert le plaisir.

On ne m'a pas demandé si j'avais mal, on m'a offert la morphine sur un plateau. Par la suite, quand on me posait la question, je répondais toujours : oui.

Je mentais.

Il n'y avait pas de chirurgie pédiatrique assez pointue dans les hôpitaux de la ville pour prendre en charge mes blessures, je fus donc hélicoptérée jusqu'à l'hôpital Lyon Sud pendant qu'un chirurgien émérite volait de Paris comme Superman, sans même savoir s'il arriverait à temps. Mais tout le monde sait que Superman arrive toujours à temps, et cela ne manqua pas.

Moi, dans l'hélico, je planais, littéralement et figurativement. Les médecins du SAMU semblaient assez horrifiés par l'état de mes jambes. Le bus était parti avec la moitié de mon mollet gauche, et ça ne devait pas être beau à voir. De plus, j'étais désarticulée comme une poupée de chiffon, l'air minuscule dans mon énorme doudoune orange. Indifférente à leurs émotions apparentes, j'étais toujours concentrée sur mes sensations. La douleur au bout des doigts primait. Elle se battait contre le plaisir que la molécule opiacée contrariait. Les blouses blanches/gilets fluos passaient leur temps à me demander :

« Tu as mal ? »

Je répondais toujours « oui ». Était-ce vraiment un mensonge ? J'avais bel et bien mal au bout des doigts ! ...Un peu mal. M'eurent-ils demandé « Est-ce que tu as TRÈS mal ? » (l'échelle de la douleur n'ayant été popularisée qu'à la fin des années 90), est-ce que j'aurais menti ?

...

Oui, bien sûr que oui... Et puis l'hélicoptère était si bruyant, j'en avais mal aux tympans. Est-ce que la morphine soulage la « douleur » des tympans ?

Pourquoi ne pas essayer ?

« Encore... » dis-je. Et ils m'en donnèrent encore, et encore... Ils découpèrent intégralement ma doudoune orange (sauf la capuche, qui maintenait ma tête et de l'avis des médecins, m'avait peut-être sauvé la vie). Cela ne me contraria même pas. J'avais trouvé encore plus doux.

À ce stade du récit, il est temps que je vous explique comment fonctionnent la morphine, les endorphines et les opiacés.

Pourquoi n'en suis-je pas morte, morte de douleur ? Est-ce seulement possible ? Oui. En cas de traumatisme extrême, le corps s'affole pour empêcher le signal douloureux d'atteindre le cerveau. Une douleur suraiguë libère des catécholamines pour permettre à un organisme fragilisé de survivre au stress. Dans mon cas, la douleur n'atteignit pas une intensité insupportable avant que la morphine des docteurs ne prenne le relais de mes endorphines et ne me plonge dans un nuage moelleux.

Pourquoi n'en suis-je pas morte d'overdose, malgré toute les quantités reçues ? Parce que la douleur dévorait la morphine aussi vite que la morphine dévorait la douleur. Parce que chaque molécule servait aussitôt à contenir une nouvelle vague de douleur. Et des vagues, il en arrivait sans cesse. Pas des vaguelettes de Méditerranée : des rouleaux atlantiques capables d'emporter une enfant entière.

Voilà. Ce n'était pas le mot « vague » que je cherchais. C'était le mot « rouleau ». Rouleau océanique, rouleau compresseur, rouleau des pneus du bus qui aurait bien pu peser cent vingt millions de tonnes face à mon petit corps de trente kilogrammes.

Pourquoi les morphinomanes, eux, meurent parfois d'overdose ? Parce qu'ils n'ont pas assez mal... En cas de surdosage, leurs récepteurs restent saturés d'opioïdes ; la respiration ralentit, puis s'éteint doucement. Le cœur s'arrête.

Je vous prie d'excuser cette longue parenthèse de physiologie. C'est difficile, quand on est professionnel de santé, de savoir à partir de quand on est trop jargonneux.

Parlons un peu de mon père et de Maman.

Maman est restée avec moi tout du long, plutôt calme (les gilets fluos avaient emballé mes jambes et leurs lambeaux dans des champs stériles verts qui tranchaient avec tout cet orange ; elle jure jusqu'à ce jour qu'elle n'a ni regardé ni vu) mais tout de même assez hystérique pour réclamer à ma place encore plus d'analgésiques. Elle est restée avec moi jusqu'à mon entrée au bloc opératoire, moi, accompagnée d'assez de blouses vertes pour monter une équipe de foot. C'est seulement à ce moment, après quelques minutes assises à reprendre ses esprits, qu'elle put partir à la recherche d'une cabine téléphonique à pièces. (Les années 90, vous dis-je...)

Ce que je m'apprête à vous dire est si invraisemblablement ironique que je crains de vous perdre, incrédules. Mon père était au travail. En réunion. Et son travail, (c'est là que l'énormité de la situation ne vous échappera pas), était d'être le directeur des TCL, les Transports en Commun Lyonnais. Cette réunion, c'était une réunion de crise. Une fillette d'une dizaine d'années venait d'être écrasée place Bellecour par le bus 15, près de l'arrêt Saint-Exupéry. Son pronostic vital était « réservé », un terme qu'utilisent les réanimateurs quand ils veulent dire « désespéré ». La rumeur disait que le conducteur avait été testé positif à l'alcool. Toute la structure des TCL passait en mode *damage control*. Il allait y avoir une conférence de presse, une enquête interne, une enquête policière, un audit, des procès... Tant de tracas. Mon père était on ne peut plus contrarié par cette perspective.

Il s'ensuivit que quand Maman eut la secrétaire de mon père au téléphone, il était, bien entendu, indérangeable. Maman eut beau insister, négocier, supplier, menacer : rien à faire. On ne devait interrompre Monsieur Philippe pour rien au monde. Madame aurait plus tôt trouvé un authentique télépathe que la faire céder. Maman ne voulait pas annoncer la nouvelle à une inconnue. Elle voulait l'annoncer à son mari. Elle renonça néanmoins, face au refus obstiné de la fonctionnaire zélée : la fille du patron avait été écrasée par un bus. La secrétaire ignorait tout de la crise qui faisait trembler les cadres de tout le bâtiment des TCL. Elle commit l'impensable et interrompit la réunion.

« Monsieur Philippe, » commença-t-elle, toute tremblante, à moitié d'avoir bravé les ordres, à moitié de la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. « Votre fille s'est fait écraser par un bus. » Voilà. Sans chichis, sans détours, sans autre forme de procès. Qui peut imaginer le silence qui se fit dans la salle ?

Mon père en sortit et prit Maman au téléphone. En mélangeant leurs deux versions, leur dialogue dut ressembler à peu près à ça :

« Chéri, ta fille est en train de se faire opérer, elle a eu un accident.

- Je sais.
- Hein ? Comment ça, tu sais ?
- Elle est morte ?
- Quoi ?
- Elle va mourir ?
- Mais qu'est-ce que tu racontes ?
- Ophélie est la petite fille écrasée par un bus place Bellecour ?
- Oui.
- Bien. J'arrive. Ou êtes-vous ?
- A l'hôpital Lyon Sud. Ne te presse pas. »

À double tranchant, cette phrase, « ne te presse pas ». Pourquoi ça, pas besoin de se presser ? Parce qu'il n'y a rien de si urgent, ou parce que c'est déjà trop tard ? Maman prononça ces mots la première version en tête, mais mon père interpréta ce conseil comme la deuxième. Il ne se pressa donc pas.

Arrivé à l'hôpital Lyon Sud, labyrinthique, aidé des nombreux panneaux et des instructions de divers professionnels, il retrouva Maman. Il était taiseux, assez sombre, et très stoïque. Maman était fatiguée, mais un peu excitée, et bien trop bavarde au goût de mon père. Elle voulait tout lui dire ; le coup de fil qu'elle avait reçu du libraire, sa course essouffée jusqu'au lieu de l'accident, le bus, la foule, l'hélico, moi, mes paroles, les toubibs, leurs paroles... Mon père, lui, n'avait rien envie d'entendre. Il pensait déjà : « Combien d'heures avant la fin ? Assez peu pour que je puisse rentrer à la maison pour la sortie de l'école ? Il faut bien faire à manger à Emeline et Robin. Et si ça dure ? Laisser Catherine seule ici ? Elle va s'écrouler comme un château de cartes. Tout le monde va s'effondrer. Qui va pouvoir, tel Atlas, porter le poids du monde sans ployer ? Il n'y aura que moi, pas le choix. Droit comme un I, fort comme un roc. ». En cet instant, le cœur de mon père devint dur comme de la pierre. La relative sérénité de sa femme ne faisait que l'insupporter d'autant plus. Ne réalisait-elle donc pas que l'issue était sûrement fatale ?

Il ne voulut pas parler. Ou ne le put. Il laissa l'anesthésiste faire le sale boulot.

« Docteur, docteur ! » l'interpella Maman. « Pensez-vous qu'il est possible... que ma fille remarque un jour... ? »

Les yeux écarquillés du Professeur Hardt ne touchèrent même pas mon père.

« Madame, rasseyez-vous.

Ne vous demandez pas si elle va remarcher. Demandez-vous si elle va vivre. »

Et le château de carte s'effondra.

Deux réactions opposées, mes parents. Maman, dans le déni complet de la gravité de la situation, et mon père, déjà dans ce que les psychiatres appellent le *deuil anticipé*.

Mais quittons un peu mes parents et plongeons dans les arcanes du bloc opératoire du CHU Lyon Sud. Après que les chirurgiens vasculaires, viscéraux et orthopédiques se soient relayés, l'hémorragie ne cessait toujours pas. Le sang ne sortait pas d'une plaie ou d'une artère, mais de tous les organes à la fois, dont les parois des vaisseaux étaient devenues comme poreuses après un choc d'une telle force. Un litre de sang dispersé sous la peau, un litre transfusé. Un culot de plaquettes. Deux litres de perdus, deux litres transfusés. Un deuxième culot de plaquettes. Flacon sur flacon d'albumine parce qu'il faut aussi remplacer les protéines perdues, tenter de faire coaguler les plaquettes. Trois litres, quatre litres, cinq litres... À un moment donné, il faut savoir dire stop. Les poches de sang ne sont pas une ressource inépuisable, et le bon sens se révolte contre l'acharnement déraisonnable. Le chirurgien vasculaire plaida, les infirmières secouèrent la tête tristement. L'anesthésiste coupa la poire en deux. Ok, encore une. Encore une poche d'hémoglobine, et ce serait la dernière.

Ce fut la dernière.

Je ne saignais plus.

Mon cœur battait, très vite à cause de toute l'adrénaline injectée, mais très régulièrement.

On se remet de tout, à 10 ans.

L'anesthésiste avait fini son travail, il se déshabilla, se lava, et rejoint mes parents, toujours assis, silencieux, immobiles : statufiés.

« C'est bientôt fini » dit-il.

Aïe. Encore une phrase à double tranchant. Pour mon père... C'était bientôt la fin. Pour ma mère, c'était l'attente qui touchait à sa fin ! Le fait que je vous narre mon histoire vous prouve, bien évidemment, que c'est elle qui avait raison. Mais mon père, déjà largement minéralisé, finit de se fossiliser. Pour mon père, ce caillou, j'étais morte. Pour Maman, à peine soulagée tant elle sous-estimait les choses, primait la contrariété à l'idée de devoir pousser un fauteuil roulant, potentiellement à vie.

Voilà, nous avons parlé de ma famille, nous avons fait un peu de biologie, nous nous sommes même cru le temps d'un paragraphe dans la série télé phare des années 90 : *Urgences*. Nous pouvons revenir au sujet que nous avons un peu laissé de côté : ma morphinophilie. J'utilise à dessein ce néologisme, parce que, pas encore accro, j'en étais déjà tombée amoureuse.

J'ai très vite percé les arcanes que tous les addicts connaissent, les astuces et les magouilles. Je me dois de préciser une nouvelle fois que cette histoire se déroule dans les années 90, donc avant l'arrivée des PCA, ces pompes munies d'une télécommande qui ne se déclenchent que si la dose prescrite n'a pas été dépassée et que le délai de latence a bien été respecté. À la place, un simple pousse-seringue qui délivrait une dose constante, et, quand j'appelais l'infirmière, elle ouvrait la machine, éteignait la sonnerie, poussait le piston d'environ un millilitre, et remplaçait le tout bien comme il fallait.

Je ne vais pas mentir et prétendre que je n'ai jamais souffert, car il y eu des moments, des nuits surtout, de véritable martyr ; mais en dehors de ces moments de torture, j'avoue que

j'appelais quand même l'infirmière bien plus souvent que nécessaire. Et puis un jour, l'illumination me vint. Pourquoi passer par l'infirmière ? J'avais vu comment elles faisaient. Je maintenais appuyé le bouton alarme pour qu'elle ne se déclenche pas, je poussais la seringue, d'un millilitre, deux, trois millilitres, et puis pourquoi pas cinq ? et je la remplaçais précautionneusement. Avantage à être la seule enfant dans un service d'adultes : on ne s'étonnait guère de voir les seringues se vider, comme pour un patient de quatre-vingt kilogrammes, mais moi, j'avais dix ans, et je ne pesais plus que vingt-cinq kilos.

Bien entendu, cette manœuvre, je ne pouvais l'effectuer que quand j'étais seule dans ma chambre, et c'était rare. Maman était toujours là, même la nuit, à peine pouvais-je profiter d'une pause-café ou d'une pause pipi pour ma coupable routine. Mais parfois, Maman cédait la place à mon père et alors là... Il ne me parlait pas, il ne me regardait pas dans les yeux, il allait boire café sur café, chacun l'occupant une heure ; bref : il m'évitait comme la peste. J'étais alors plus libre de m'adonner à mes méfaits, avec une raison supplémentaire de le faire : supporter toute cette gêne. Mais je dois avouer que si j'avais pu, j'aurais bien partagé un peu de morphine avec lui, qu'il se détende, ce grand I tout droit.

J'étais dans un état de perpétuelle défonce, sans connaître le mot. Pour moi, je flottais, comme il m'avait semblé flotter éternellement entre le moment du choc avec le véhicule et celui avec la chaussée. Je dormais beaucoup, ce qui n'inquiétait personne, et je faisais des rêves doux et fous. Dedans, j'avais souvent des ailes et ils étaient peuplés de tout un tas de petits chatons tout doux. Je me souviens encore de certains de ces rêves. Ils m'inspiraient sérénité et félicité.

De ruse en stratagème, je me suis perfectionnée, apprenant à ventiler plus rapidement quand l'infirmière vérifiait ma fréquence respiratoire (une fréquence basse étant le premier signe de surdosage). Je réclamais que mes pansements soient effectués sous morphine, et non sous anesthésie générale comme il aurait été plus sage de le faire, sous prétexte que l'anesthésie me faisait vomir. JE me faisais vomir, en fait. Il est vrai que ces soins étaient particulièrement douloureux, mais seulement à droite. Ma jambe gauche avait alors déjà perdu toute sensation, toute sensibilité. Mais ce fait, je l'ai caché à tous. Ainsi, seule une jambe me faisait souffrir, mais j'étais médiquée pour les deux. J'appris à faire semblant de pleurer, et choqués par le spectacle de mon petit corps violacé et immobilisé par mon bassin cassé en mille morceaux, aucun soignant ne remarqua jamais qu'il n'y avait aucune larme le long de mes joues.

Jusqu'à en comprendre plus et mieux sur l'addiction, j'ai cru que j'étais une menteuse, peut-être même une mythomane, en plus d'être une addict. Je sais maintenant, comme toute personne sensibilisée à la question, qu'addiction et mensonge ne sont que les deux faces d'une même pièce. Un addict est tel un enfant de cinq ans perpétuellement surpris la main dans le pot de confiture. Quelle main ? Quel pot ? Quelle confiture ? En tout cas, c'est pas moi !

Un an plus tard.

J'ai 11 ans. Mon fracas de squelette est depuis longtemps consolidé. Toutes les chirurgies et les greffes aux jambes avaient été effectuées, et on ne ferait pas mieux. Il est

temps de partir en centre de rééducation. L'infirmière, toute de tissu stérile vêtue, m'enlève mon cathéter central : tout un symbole. Tu n'es plus malade, tu n'es plus blessée. Tu n'es pas morte, tu es vivante. Tu es maintenant handicapée.

J'arrivai au centre des Massues, un établissement pédiatrique de réadaptation.

J'y vécu mon premier syndrome de sevrage. Bien sûr, je ne compris pas, et personne autour de moi ne comprenait : suées, tremblements, douleurs intenses, vomissements, diarrhées, cauchemars vivides... Les infirmières et aides-soignantes virevoltaient autour de mon lit pour pallier tous ces symptômes. Puis le médecin du centre eut l'idée de consulter, non mon simple compte rendu d'hospitalisation, qui était assez léger ; mais mes feuilles de soin, une par une. Sur celles-ci, était consignées, scrupuleusement, les doses quotidiennes de morphine que j'avais reçues – officiellement.

Stupéfaction, puis fureur, puis appels musclés entre internistes. Appels qui durent contenir des phrases du genre « Vous avez rendu la gamine morphinomane, espèces de tarés ! », entre autres démonstrations de bonne confraternité.

À 11 ans je commençais mon premier traitement de substitution aux opiacés, qui étaient à l'époque bien moins sophistiqués et efficaces que ceux d'aujourd'hui. Ce fut dur, la kinésithérapie inimaginablement douloureuse, et cette fois-ci, quand je pleurais, à savoir à chaque séance, il y avait bien des larmes qui coulaient le long de mes joues. L'indifférence qu'inspiraient mes plaintes aux professionnels me fit longtemps détester les kinés, presque autant que la douleur qu'ils m'avaient infligée.

À 11 ans, malgré tous ces atermoiements, je faisais des courses de fauteuil roulant avec les autres petits estropiés du centre des Massues. J'étais complètement sevrée.

À 12 ans, je béquillais et mes camarades de classe portaient mon cartable.

À 13 ans, je marchais sans étai.

À 14 ans, je ne boitais même plus, vous voyez comme on se remet de tout à 10 ans ?

À 15 ans, je développai des troubles alimentaires qui allaient m'accabler pendant toute ma vie d'adolescente et de jeune adulte.

À 16 ans, j'obtins mon bac. Inspirée par mon vécu, j'intégrai l'Institut de Formation en Soins Infirmiers de l'école Rockefeller, puis j'effectuai la spécialisation puériculture.

À 20 ans, diplômes en poche, je commençai ma carrière aux urgences pédiatriques. Où l'on usait de la morphine sans cesse. L'Oramorph (la morphine orale en gouttes) n'existait pas encore. Nous n'utilisions alors que des flacons injectables de dix milligrammes pour dix millilitres. Il fallait en prélever la dose prescrite, souvent très peu, et disposer du reste : jeter. Je ne me suis jamais débarrassée d'un seul fond de flacon. J'accumulais ces restes, jusqu'à en avoir une quantité suffisante pour une bon shoot. Mais de fait, cela n'arrivait pas souvent. Je restai donc parfaitement fonctionnelle, aussi bien dans ma vie professionnelle que personnelle.

Puis les choses sérieuses commencèrent. Je fus embauchée en oncologie et soins palliatifs pédiatriques. Mes consommations s'accéléraient. De la morphine, bien sûr, mais aussi du Fentanyl (100 fois plus puissant que la morphine), et même, exceptionnellement, du Sufentanil (10 fois plus puissant que le Fentanyl). Le meilleur plan ? Me porter volontaire pour ce que personne ne voulait faire : les toilettes mortuaires, qui commencent rituellement par l'ablation de tous les tuyaux et perfusions. Les pompes PCA pouvaient alors se trouver n'importe où entre vides et pleines.

La morphine des enfants morts : pour moi.

Une collègue finit par comprendre mes agissements et en fit courir la rumeur. Elle disait vrai, bien sûr. Mais elle n'avait aucune preuve ; moi, aucun scrupule. Je portai plainte pour dénonciation calomnieuse. Elle retira ses allégations. J'avais protégé ma carrière et ma source d'approvisionnement, au mépris de toute considération morale.

On me muta néanmoins en hôpital de jour : plus de toilettes mortuaires. Pas de problème. Je n'étais pas difficile. La codéine ferait l'affaire. À l'époque existait encore le sirop de codéine pure, qui fut banni, à mon avis, en raison de trop nombreux détournements qu'en faisaient les soignants...

Et quand il n'y eut plus de sirop de codéine, il y eut l'Effergal codéiné. Problème : si la prise de codéine est virtuellement illimitée, la surdose en paracétamol, hépatotoxique, est très rapidement létale. Alors je faisais ma cuisine : mes quatre grammes d'Effergal codéiné par jour, renforcés par le Rivotril, le tout saupoudré de quelques gouttes de Laroxyl et l'occasionnel Tramadol ou Nubain. Un vrai pudding à l'arsenic.

Comme tout accro le sait, on passe toute sa vie d'addict à rechercher la sensation de la première dose. Ma première dose à moi, elle s'était passée sur un trottoir, sous les roues d'un bus, dans une doudoune orange, vingt ans auparavant. Je n'étais plus fonctionnelle. Ni dans ma vie personnelle, ni dans ma vie professionnelle. Je fus licenciée.

Du jour au lendemain, plus d'accès à aucun opiacé. Finies les arcanes, les astuces, les magouilles. Plus de gouttes, de gélules, de comprimés, de patchs ; plus rien. J'essayai tout de même les fausses ordonnances, mais les réglementations se durcissaient rapidement, et la Sécu finit par découvrir le pot-aux-roses. Je plaidai leur clémence, et l'obtins. Mais j'avais épuisé toutes mes idées, mon sac à malices, ma hotte du père Noël était vide. J'étais vide. Entourée de vide. Vide dedans, vide dehors. Avide, mais sans plus rien à mordre, l'envie qui déborde, mais le pilulier vide.

Je n'ai pas consommé d'opiacés depuis treize ans. Pas de syndrome de sevrage, pas d'envie, pas de regret. Connaissant ma faiblesse particulière, soucieuse de résister à la tentation, inquiète plus que tout d'une rechute, j'ai même eu la force et la raison de les décliner quand ils me furent proposés çà et là, lors d'opérations dentaires ou pour mes douleurs tendino-squelettiques séquellaires.

Voilà.

Je mets le point final à ce texte depuis mon lit. Lit qui se trouve dans ma chambre. Chambre qui se trouve dans l'aile A1. Aile qui se trouve dans la clinique psychiatrique où j'effectue une nouvelle cure de désintoxication pour alcoolisme chronique.

On se remet PRESQUE de tout, à 10 ans.

Ophélie Philippe